

CHAPITRE PREMIER

L'explosion de la bombe au-dessus de sa tête rejette Liubia du sommeil à la manière d'un saumon arraché à l'eau par la déflagration d'une cartouche de dynamite.

Le sommeil de Liubia avait la température et la consistance d'un lac juste avant la première glaciation de la mi-septembre : tiède encore, calme et lourd, à peine brisé par les ridules régulières d'un petit vent catarrhex venu du fond de bronches en piètre état. La bombe est tombée au centre du lac, soulevant des tonnes et des tonnes d'eau noire dont la masse s'évase en maelström, projetant dans toutes les directions les échardes cisailantes d'une mince couche de glace fracassée.

Images, sensations. L'eau qui se distend, se rétracte, tremble... ce n'est rien d'autre que la mauvaise graisse de Liubia qui se rétracte et tremble. Les échardes de glace ne sont que des frissons creusant sa peau grise. Elle s'est redressée sur son lit, bousculant le gros édredon de plumes d'oies. Elle ne dort plus, son sommeil a été fracassé par la bombe. Mais elle n'est pas pour autant éveillée, pas encore. Droite sur son lit, semblable à une tour ronde qui ferait front aux vagues de la nuit, elle tremble de toute sa pierraille fissurée tandis que ses yeux glaireux tentent de s'ouvrir, forçant sur les paupières encollées de mucus. Dans sa poitrine, son vieux cœur cogne et cogne, au rythme des coups de poing qui font craquer en cadence la structure de l'immeuble soufflé par la bombe.

Niemyz ! C'est le premier mot qui lui vient, le premier à émerger des strates d'obscurité poisseuse qui engluent son esprit. Niemyz-les Allemands ! Ses yeux s'ouvrent enfin. Ils n'enregistrent que la pénombre de sa chambre, laquée par la lueur blafarde qui fuse entre les jours des volets fermés. Les Allemands, un bombardement, encore un, encore la guerre...

Liubia fait un demi-tour sur elle-même, pose ses pieds nus sur le plancher. Le plancher vibre. Tout vibre et tremble dans la chambre, les carreaux de la fenêtre ruent dans leur cadre mal mastiqué, la commode claudique sur les lattes, le dossier de la chaise frappe contre le mur, sur sa table de toilette les flacons de parfum bon marché et les petits pots de crème contre les gerçures cliquettent en se bousculant. Hors de la chambre, dans la cuisine peut-être, un verre ou une assiette hurle de rire en se fracassant sur le carrelage.

La baba referme ses bras autour des deux pains de saindoux de sa poitrine. Ses paupières clignent, elle ne peut détacher les yeux de cette lueur qui brasille derrière les volets. Sa bouche est sèche. A cause de sa laryngite infectieuse, elle a toujours la bouche sèche quand elle se réveille. Mais là, c'est pire ; il lui semble que l'air a été soufflé, il lui semble qu'elle halète dans une atmosphère raréfiée de haute altitude. C'est l'effet de la bombe... Les mots voletent quelques secondes dans son esprit qui peine à délayer la boue qui l'encombre. La bombe ? Quelle bombe ? Et quelle guerre ?

La commode a cessé de trépigner, les vitres de vibrer. Sur la table de toilette, ses petits objets intimes calment leur danse. Encore un dernier tintement de verre, et plus rien, que le silence. Le souffle de volcan qui a tenu la maison dans son haleine s'est dispersé, les grands bras broyeurs qui l'ont ployé ont desserré leur étreinte. Ne subsistent de leur passage que cette impression d'asphyxie au fond des bronches, que ce palpable dessèchement de l'atmosphère. Les

autres bombes ne vont-elles pas se décider à tomber, à éventrer la nuit et le monde ? Et quand viendra la scie monotone et effrayante des avions découpant le ciel ?

Liubia écoute avec intensité. Mais, hormis le choc sourd de son vieux cœur, hormis quelques voix au-dehors et des portes ou des volets qui claquent, il n'y a plus rien. Pas d'avions allemands, pas de sirènes d'alerte, pas non plus les abois rageurs de la défense anti-aérienne. Liubia secoue sa tête aux mèches grises, elle plaque sur ses yeux des paumes calleuses d'avoir, la veille encore, gratté la terre de son lopin pour en arracher les dernières raves, les derniers choux, les dernières patates, avant que sept mois de glace ne figent le sol. Dans l'obscurité de sa tête branlante, elle se gronde. Pauvre vieille folle ! Tu te croyais encore à la guerre, hein ! Pauvre vieille bique... Elle est finie depuis 60 ans, la Grande Guerre Patriotique. Finie ? Dans le temps, oui. Mais pas dans sa mémoire, pas dans ses rêves...

Liubia parvient enfin à soulever son pesant derrière du dessus de lit dont le sommier aux vieux boudins grince. Son premier mouvement est d'aller au portemanteau y décrocher sa robe de chambre molletonnée qu'elle enfle en gémissant, son châle dont elle enveloppe ses épaules. On n'est qu'à la dernière semaine de septembre. Seulement la dernière semaine de septembre, en pleine nuit, à Vitubsk, il fait déjà froid. Zéro degré, ou à peine moins. Et sa maison, qui n'est pas un immeuble comme dans le cauchemar de la bombe allemande, mais une simple *khijina*, une cabane en rondins, n'est chauffée que par le poêle de la cuisine qui ne fonctionnera en continu qu'à partir de la mi-octobre.

Les pas traînant de la vieille *baba* font craquer les lattes alors qu'elle se dirige vers la fenêtre. Elle dort toujours en chaussettes, alors elle n'a pas cru bon d'enfiler ses panchos. La fenêtre l'attire comme un aimant, à cause de la lueur qui continue de brasiller entre les fentes des volets. Son esprit est clair, oui, mais ce n'est pas pour autant qu'il est capable de démêler la pelote où fantasmes et réalité s'embrouillent.

Elle a rêvé, d'accord, mais il s'est bien passé quelque chose. Il y a bien eu une explosion, dehors il y a bien quelque chose qui brûle. Elle soupire, ouvre la fenêtre et repousse le battant d'un volet, porte à sa bouche une main tremblante. Droit devant son rez-de-chaussée, au-dessus des baraques de bois semblables à la sienne qui s'alignent dans la rue Sainte-Catherine, tout le ciel nocturne est en feu. Le mot s'imprime dans son esprit. C'est un mot qui ne l'a jamais laissée en paix depuis que, à l'âge de 7 ans—c'était le 18 octobre 1941—elle avait dû quitter avec ses parents les faubourgs de Moscou pour fuir l'avance nazie dans un périple de cauchemar qui les avait jetés de l'autre côté des monts Oural. Un mot bien commun. *Voïna*. La guerre.

Des gens se sont rassemblés dans la rue, qui bavardent par groupe avec excitation. Des bras se tendent vers l'horizon d'où montent les volutes pourpres, des visages colorés de rose par l'incendie lointain sont levés vers l'étrange tapisserie des nuages cloqués qui semblent s'agiter sous une houle de chaleur. Ça ressemble bien à la guerre, même si ce n'est pas la guerre. Mais la malheureuse Russie n'est-elle pas perpétuellement en guerre avec elle-même ?

– Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce que c'est ?

Liubia vient de reconnaître un voisin, Petrov, un garde forestier que l'Etat ne paye plus depuis longtemps. Le type vient s'accouder à la barrière veuve de peinture qui protège le pauvre jardin de la pauvre Liubia. Elle le voit ricaner, elle voit ses grandes dents teintées de rouge par les flammes silencieuses qui moutonnent au-dessus des toits de Vitubsk.

– Est-ce qu'on sait ! Est-ce qu'on peut jamais savoir ce qui vous tombe sur la tête... Une de leurs saloperies, bien sûr. Vitko était dehors. Il cuvait sa vodka, mais il paraît qu'il a vu une étoile tomber. Une étoile verte qui a crevé les nuages. Elle a filé presque horizontalement vers l'ouest avant d'aller exploser quelque part dans la taïga. C'est ce qu'il a dit, Vitko. Une étoile ! Une cochonnerie de satellite, oui... Reste à espérer qu'il n'y ait pas de merde radioactive dedans.

Le grand Petrov secoue la tête, se décolle de la barrière, va se joindre à un groupe qui remonte la Sainte-Catherine. Un satellite. La radioactivité. Liubia recule, bras refermés sur ses seins gélatineux. Elle ne sait plus quoi penser. Ce n'est pas que la politique l'intéresse, elle a déjà bien assez de mal à vivre au jour le jour. Comme tout le monde, elle a évidemment entendu parler

de Tchernobyl—même si c'est vieux, même si c'est loin, à l'autre bout du monde. Et que dire de tout ce qui explose un peu partout dans le pays ? Et ailleurs. Quelle misère. Quelle misère ! Si sa fille était là, si sa petite Natacha chérie était là, elle lui expliquerait, peut-être qu'elle saurait la rassurer. Natacha est une savante, une scientifique, elle a fait des études à Moscou, elle est même allée en Amérique, où elle a vécu deux ans. Elle saurait, Natacha. Mais Natacha est loin, elle est à Novosibirsk. Ou ailleurs. Cela fait des mois que la petite n'a pas écrit. Liubia renifle, ses yeux sont pleins de larmes. La petite... Natacha a 35 ans, elle s'est mariée, et puis elle a divorcé. C'est la vie moderne.

D'un coup, avec toutes ces pensées qui se bousculent dans sa tête, Liubia Chotolovna ne se sent plus tenir en place. Dans la lueur rouge du ciel, la pendule mécanique de la commode indique un peu plus de trois heures du matin. Autant aller voir dehors. Sans allumer, elle passe un pantalon et une veste matelassés sur sa chemise de nuit, elle enfille ses bottes et sort.

Plusieurs centaines de personnes sont allés s'assembler sur le terre-plein au bout de la Sainte-Catherine. La forêt est toute proche, obscure falaise dentelée qui s'étend sur des milliers et des milliers de kilomètres. La forêt est tout ce qui fait la richesse de Vitubsk. La richesse ? Non, la survie, simplement. Pour le bois, que la coopérative revend une misère aux Japonais et aux Coréens, pour la fourrure, pour l'or, que des fous s'obstinent à aller gratter dans des mines cent fois retournées qui datent du début du siècle. Le plus extraordinaire c'est bien que l'or, on en trouve encore.

Liubia joue des coudes pour s'infiltrer dans la masse compacte des corps que l'explosion de l'étoile verte a jetés dans la froidure de la nuit. Froidure ? Ce n'est d'ailleurs pas tout à fait vrai. La température est douce, une tiédeur palpable flotte dans l'air, qui vient d'au-delà de la lisière, de l'incendie lointain qui a embrasé la taïga. Les semelles de ses bottes clapotent dans une flaque ; la mince couche de glace qui, la nuit, se referme déjà sur le sol détrempe, a fondu. C'est la chaleur de l'étoile. Elle renifle. L'atmosphère sent la résine chaude et la cendre. L'étoile a mis le feu à la forêt.

Loin ? Trop près ?

Le ciel moutonne, les nuages bas reflètent le feu invisible comme un miroir sale pourrait renvoyer la lueur d'une multitude de bougies palpitantes. Liubia, d'un coup, trouve presque belles ces lumières célestes. Comme, gosse, elle trouvait belles les tornades montant des villes incendiées et les feux d'artifice des obus dans le ciel. Elle se détourne. Le pan nu de la coopérative est aussi brillamment illuminé que par le soleil, un soleil couchant d'automne qui a repeint les planches d'une somptueuse couleur de jus d'orange.

Liubia reprend peur. Et si tout ça venait jusqu'au village ? Elle pose la question à un homme à côté d'elle, dont le front ruisselle sous sa chapka. C'est un fonctionnaire des eaux. L'homme hausse les épaules et rit.

– Mais non, ça ne craint rien. C'est trop loin. Et puis la brigade des pompiers de Jigansk a été prévenue, tu penses bien. Va donc te coucher, la vieille. Si tu veux mon avis, demain, on n'en parlera même plus.

Liubia hoche la tête, s'éloigne de quelques pas. La vieille, hein ! Elle n'a que 69 ans. Mais elle sait bien qu'elle en fait dix de plus. Ou vingt. La vie est rude, en Sibérie. Et cette vie l'a usée. Après la guerre, ils ne sont jamais revenus chez eux. Il y avait du travail à faire à Kuibyshev, pour reconstruire le pays, pour qu'il soit plus grand, plus fort. Et après Kuibyshev, ç'avait été une autre ville et puis une autre, toujours plus à l'Est. On ne fait jamais ce qu'on veut. Son père était mort, ensuite sa mère. Alors sa sœur et ses frères avaient été dispersés pour suivre un Plan ou un autre. A la mort de Staline, elle avait cru qu'enfin elle serait rapatriée vers Moscou. Mais non, rien n'avait changé. Alors elle s'était mariée avec Zorian, un ukrainien, déporté comme elle. En 1970, Natacha était née. Elle n'avait pu avoir d'autres enfants, Zorian était mort deux ans plus tard sous les chenilles d'un bulldozer conduit par un Yakoute ivre-mort. Elle ne s'était jamais remariée. Avec qui ?

On ne fait jamais ce qu'on veut, non. Et maintenant une étoile verte vous tombe sur la tête. C'est peut-être un présage. Mais lequel ?

Liubia, la grosse Liubia finit par retourner se coucher. Mais elle ne peut dormir. Sur le matin, elle entend des hélicoptères. Les pompiers ? Le jour suivant, personne ne peut rien lui dire, personne ne sait rien, la télévision ne parle de rien. Contre la couche globuleuse du ciel, les feux de l'incendie ont pâli, ne sont plus que des coulées plus mauves que rosées. La nuit suivante, les ulcérations sont devenues bleu-vert, des éclairs électriques pâteux, des limaces moussues qui se glissent entre les nuées. L'odeur de cendre et de résine est plus forte que jamais.

– Je vais aller voir, déclare Petrov, le garde-forestier sans salaire. Quelqu'un vient avec moi ?

Deux jeunes désœuvrés se portent volontaires, les trois hommes s'enfoncent dans la taïga qui a les pieds dans l'eau. On ne les reverra pas. Le lendemain, Liubia veut téléphoner à sa Natacha, mais à la Poste on lui apprend que les communications avec l'extérieur ont été coupées, on ne sait pas pourquoi, on ne sait pas quand elle seront rétablies.

Les camions arrivent dans la soirée, signalés d'abord par un roulement ferrailant qui gronde vers le sud, puis par l'éblouissement des phares qui percent la nuit. Depuis sa fenêtre, Liubia regarde les véhicules descendre le long de la Sainte-Catherine en creusant de profondes ornières dans la terre gorgée. Elle les compte machinalement mais, arrivé à dix, elle abandonne. Il y en a trop. Ce ne sont pas les pompiers, ce sont des soldats, l'armée. Il y a même des chars qui suivent les camions en agrandissant un peu plus les ornières. Liubia sent le frisson familial crépiter sous sa nuque. *Voïna*. Mais lorsque des militaires à pied passent dans la rue avec des haut-parleurs et demandent aux habitants de se réunir à la sortie du village avec un bagage minimum tenant dans une valise, elle fait comme les autres, elle obéit.

Toute sa vie, elle a obéi !

Lorsque tout le monde est réuni sur le terre-plein devant la coopérative, avec les camions et les chars tout autour, et des soldats mitrailleuse en mains, elle a encore un regard vers le ciel au-dessus des sapins. Il a retrouvé son absence de couleur plombée, l'incendie est bien fini. Alors pourquoi tout ce tintouin ? Pourquoi les a-t-on réunis ici, pourquoi les emmène-t-on, et où ?

Parce qu'on les emmène, tous et toutes, tout le village. Elle voit déjà avec ses mauvais yeux un groupe poussé dans un camion à la ridelle abaissée. Elle voudrait demander ce qui se passe à quelqu'un, mais il n'y a personne de connaissance auprès d'elle. Alors se tait. Toute sa vie elle s'est tue. Et quand on lui dit d'avancer, elle avance, piétinant dans les ruissellements qui recommencent à se figer. Toute sa vie elle a avancé.

Au bout d'une heure, tous et toutes ont été embarqués.

Au bout de deux heures, les commandos spéciaux arrivent avec leur lance-flammes

Au bout de quatre heures, Vitubsk n'existe plus.